

PLOUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the
INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY

Plutarchus



Plutarchus ein natürlicher maister vnd außspracher der geschichtschreiber an gepie-
ter vñ anreicher des kaisers Craym ist zu diser zeit an sinne vñ miferkeit in gantz
würdigkeit in fast großer achung gewest. von dem Dolicates in sein vffrichten also
Plutarchus der natürlich maister ist in dem heiligthumb schen der streit ein so vffger
gewest das er natürlich vñ in dem heiligthumb schen der streit ein so vffger
chus ter funden fleiß dem kaiser seuen unger vñ der vnderthanen nemlich vñ
digkeit. sein selbs erfarnheit. der ambaleter man gar vil bucher von mancherley
sachen in kriechischen vñ lateinischen vñ lateinischen gesung gar trefflich
kaffheit bey Craymo angenehme begabung erlangt.

VOLUME 4 (2006/2007)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)
UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

Les filles chez Plutarque

par

Frédérique Facq

Université Charles de Gaulle-Lille 3

HALMA-CNRS, UMR 8142, MCC

Abstract

Even if Plutarch in his work barely deals with children and girls especially, we can clearly see, through various allusions, how girls were considered by the ancients. The author thus shows how, over the centuries, they received a more and more important level of education. Yet, for all of them (or the overwhelming majority), both in the Greek and the Roman world, the essential goal was to make a success of their marriage.

Il est difficile de traiter de la question de la femme dans l'Antiquité et encore plus des filles. En effet, les sources sont uniquement masculines. Or les hommes ne s'intéressent pas ou peu aux femmes et encore moins aux filles. Nous disposons donc de très peu d'informations. De plus, les âges de l'enfance chez les filles sont différents de ceux des garçons, les initiations varient aussi selon le sexe : la durée même de l'enfance des filles est beaucoup plus courte que celle des garçons.

Nous nous heurtons aussi au problème du silence : une fille, a fortiori une femme, se doit d'être discrète ; les anciens ne parlent donc que des événements extraordinaires qui concernent des femmes. Ce qui semble normal est rarement évoqué. Enfin, une fois encore, nous ne détenons des renseignements que sur les familles aisées : il est difficile d'en faire une généralité.

Néanmoins, on peut arracher à Plutarque quelques éléments sur la vie des filles pendant l'antiquité, notamment, leur place dans la famille et la société, leur éducation et enfin l'importance du mariage pour elles.

1. *La place des filles dans la société et la famille*

A. Le problème de l'exposition

L'exposition des enfants consiste à abandonner le nouveau-né non désiré. En Grèce, comme dans le monde romain, c'est généralement une décision prise par le père de famille : à Rome, parce qu'il détient la *Patria Potestas*, en Grèce, parce qu'il est le *kyrios*, le tuteur. Quelle que soit la période, quel que soit le lieu (Rome, Athènes ...), l'exposition des enfants a été pratiquée : les enfants abandonnés les plus célèbres étant Romulus et Rémus. C'est une pratique licite, même si la plupart des nouveau-

nés abandonnés étaient voués à une mort certaine (on les laissait dans la rue, sur une décharge le plus souvent). Parfois, s'ils avaient de la chance, ils étaient recueillis et élevés pour être esclaves. Mais en aucun cas cet usage n'était condamné moralement ou légalement ; S. B. Pomeroy en parle comme d'un avortement tardif¹ ; le nouveau-né n'a en effet aucune existence juridique ou religieuse tant qu'il n'a pas été reconnu par son père. Aristote et Platon² préconisent d'ailleurs l'abandon des enfants mal formés.

Pour les auteurs actuels, l'abandon préférentiel des filles est particulièrement important. Plutarque évoque par deux fois l'exposition des enfants non désirés.

Dans ce premier extrait, c'est la cité (Sparte en l'occurrence) qui décide si oui ou non, l'enfant sera élevé. L'enfant est accepté s'il est de bonne constitution :

Lyc. 16, 1³ : Quand un enfant venait au monde, le père n'était pas libre de l'élever ; il le prenait et le portait en un lieu appelé *lesché* où siégeaient les anciens de chaque tribu. Ils examinaient l'enfant. S'il était bien conformé et robuste, ils ordonnaient de le nourrir et lui attribuaient l'un des neuf mille lots.

2 Si au contraire il était mal venu et difforme, ils l'envoyaient en un lieu qu'on nommait les Apothètes [les « Dépôts »], un gouffre près du Taygète. Ils trouvaient qu'il valait mieux, pour lui-même comme pour la cité, ne pas laisser vivre un être qui, dès l'origine, n'avait pas aptitude à la santé et à la force.

Dans l'autre, l'abandon est le fait de la famille :

De l'amour de la progéniture 497E⁴ : Si les pauvres gens n'élèvent pas leurs enfants, c'est qu'ils ont peur qu'élevés moins bien qu'il ne faudrait, ils ne deviennent serviles, incultes, privés de toutes les qualités ; ils pensent que la pauvreté est le dernier des maux, ils ne supportent pas de la transmettre à des enfants comme une maladie grave et pénible.

Notre auteur explique donc l'abandon des enfants par la pauvreté. Il constate le fait mais ne le condamne pas, preuve que cette pratique était courante dans la société dans laquelle il vivait.

U est à noter qu'il ne précise pas si ce sont les filles qui sont prioritairement abandonnées.

¹ SARAH. B. POMEROY, « Infanticide in Hellenistic Greece », *Images of woman in Antiquity*, Londres, 1993, p. 207.

² Aristote, *Politique*, 1335b. Platon, *République*, V, 460 a-b.

³ Pour toutes les citations des *Vies* : Plutarque, *Vies parallèles*. Traduction d'ANNE-MARIE OZANAM, Paris, 2001.

⁴ Plutarque, *De l'amour de la progéniture*, traduit par JEAN DUMORTIER et JEAN DEFRADAS, Paris, 1975.

Mais il montre qu'à Sparte, le garçon, notamment de naissance royale, a une importance particulière :

Lyc. 3,4 : Dès qu'il apprit qu'elle était en train d'accoucher, il envoya des gens pour assister à l'accouchement et faire bonne garde : si le bébé était une fille, ils devaient la remettre aux femmes, mais si c'était un garçon, le lui apporter, quelle que *fût* l'affaire qui l'occupât. 5 Il était à table avec les magistrats quand elle donna naissance à un garçon : les serviteurs se présentèrent avec le bébé.

Avoir une fille implique des frais : c'est une bouche supplémentaire à nourrir, il faut lui trouver une dot pour qu'elle puisse se marier, ce qui n'est pas le cas des garçons qui un jour pourront même un jour subvenir aux besoins de leurs parents si cela s'avère nécessaire. On pré-

fère donc un garçon à une fille. P. Brulé et M. Golden⁵ démontrent aussi que du point de vue démographique, cet abandon des filles pouvait recouvrir une part importante de la mortalité infantile féminine (de 10 % de filles exposées pour M. Golden jusqu'à 20 à 30 % d'une classe d'âge pour P. Brulé). L'aphorisme de Poseidippos de Cassandra montre aussi cette préférence : « Un garçon, on l'élève toujours, même si l'on est pauvre, une fille, on l'expose, même si on est riche. »⁶ Ou encore cette phrase de Catulle adressée à de jeunes mariés : « Donnez-nous vite des fils. »⁷ Les filles ont donc une moindre valeur sociale et sont plus négligées par la société ou la famille que les garçons. Mais on peut remarquer qu'elles sont généralement mieux accueillies dans les familles aisées. Ainsi Plutarque évoque Thémistocle⁸ et ses cinq filles, Teisandros⁹ qui a trois filles dont l'une

⁵ PIERRE BRULÉ, « Infanticide et abandon d'enfants, pratiques grecques et comparaisons anthropologiques », *Dialogues d'histoire ancienne*, 18 (1992). MARK GOLDEN, « Demography and the exposure of girls at Athens », *Phoenix*, 33, p. 25-38.

⁶ *Fragment* 11, KOCH.

⁷ *Poésies*, 61,212.

⁸ *Thém.* 32, 1 : Thémistocle laissait trois fils qu'il avait eus d'Archippé, fille de Lysandre, du dème Alopécé, Archeptolis, Polyeuctos et Cléophantos : le philosophe Platon fait mention de ce dernier comme d'un excellent cavalier, mais dépourvu de tout autre mérite. 2 Thémistocle avait eu d'autres fils plus âgés : Néoclès qui mourut, encore enfant d'une morsure de cheval, et Dioclès qui fut adopté par son grand-père Lysandre. Il avait plusieurs filles. L'une, Mnésiptoléma, née d'un second mariage, épousa Archeptolis, son demi-frère ; une autre Italia fut mariée à Panthoïdès de Chios ; une autre encore, Sybaris, à l'athénien Nicodémos. 3 Quant à Nicomaché, elle épousa Phrasiclès, neveu de Thémistocle, qui après la mort de ce dernier, fit voile vers Magnésie pour la recevoir de ses frères : il se chargea d'élever Asia, la plus jeune de tous les enfants de Thémistocle.

⁹ *Pér.*, 36,2.

deviendra l'épouse du fils de Périclès pour Athènes, ou encore le prêtre romain Q. Uoconius Naso qui se promène avec ses trois filles :

Apophtegmes de rois et de généraux 205C¹⁰ : Ayant rencontré Uoconius avec ses trois filles, qui étaient fort laides de leur personne, il dit à voix basse en s'adressant à ses amis :

« En dépit de Phoebos il engendra des enfants. » (*Cicéron*)

Cependant, tous les hommes pauvres n'abandonnent pas leurs filles. Plutarque donne ainsi l'exemple d'Aristide qui malgré sa pauvreté éleva quand même ses deux filles.

Arist. 1, 1 : Selon les uns, il passa toute sa vie dans une pauvreté contraignante, et après sa mort, les deux filles qu'il laissa furent longtemps sans se trouver de mari, à cause de leur indigence.

Si l'infanticide préférentiel des filles dans l'Antiquité est reconnu aujourd'hui, il est difficile d'en faire une généralité quand on lit Plutarque. En effet, ce dernier évoque l'exposition des nouveau-nés sans préciser leur sexe. Sans doute parce que, pour lui, cela touche indifféremment filles et garçons.

B. L'importance des filles dans certaines familles

D'après les témoignages laissés par Plutarque, s'il arrive que les filles soient abandonnées à leur naissance, il semblerait que celles que les pères choisissent de garder leur soient particulièrement attachées. L'auteur l'explique d'ailleurs :

Préceptes de mariage 143A¹¹ : les mères passent pour aimer leur fils parce qu'ils peuvent leur venir en aide, et les pères leurs filles parce qu'elles ont besoin de son aide ...

On retrouve cet attachement du père pour sa fille, chez Plutarque lui-même, quand dans la *Consolation à sa Femme*, il décrit les petites manies de sa fillette Timoxéna¹². On l'imagine aisément dans le rôle d'un père aimant attentif aux jeux de son enfant.

Dans un autre de ses traités, l'auteur fait intervenir Cléobouliné. On ne sait pas si cette dernière a réellement existé ou non : elle aurait été la fille du tyran Cléoboulos. Elle était connue pour ses énigmes. L'intérêt de l'extrait ne réside pas dans le fait que Cléobouliné fût réelle ou fictive mais dans l'attitude de celle-ci :

Le banquet des sept sages 148C¹³ : Anacharsis était assis sous

¹⁰ Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, traduit par FRANÇOIS FUHRMANN, Paris, 1988.

¹¹ Plutarque, *Préceptes de mariage*, traduit par ROBERT KLAERR, Paris, 1985.

¹² *Consolation à sa Femme*, 608 D.

¹³ Plutarque, *Banquet des sept sages*, traduit par JEAN DEFRADAS, Paris, 1985.

le portique et une jeune fille, debout devant lui, de ses mains lui peignait la chevelure. Comme elle accourait au-devant de Thalès avec beaucoup de liberté, celui-ci l'embrassa et dit en riant : « C'est cela : fais une belle tête à l'étranger, pour que doux et poli comme il est, il n'ait pas l'aspect d'un effrayant sauvage. »

D'après sa façon d'agir, il ne s'agit pas d'une jeune fille cultivée et capable de discuter avec des philosophes mais plutôt d'une petite fille qui saute dans les bras d'un ami de son père, ou qui fourrage dans les cheveux d'un autre. Plutarque décrit ici une scène à laquelle il a pu assister, ce qui lui permet de la rendre particulièrement vivante. De plus, cette anecdote démontre aussi que les filles grecques ne sont pas systématiquement enfermées dans le gynécée avec leur mère, loin de tout contact masculin. Au contraire, si l'auteur montre, sans faire aucun commentaire pour ses contemporains, une fillette (réelle ou fictive), qui côtoie des hommes, et sans que cela ne choque, c'est que cette situation devait se produire de temps à autre.

A une autre époque et un autre lieu, on a ainsi Pompée qui retrouve sa petite fille après une journée de « travail » :

Apophtegmes de rois et de généraux 198A : Rentrant chez lui du forum et trouvant sa fillette Tertia tout en larmes, il lui en demanda la cause. La petite ayant répondu « Notre Persée est mort » (c'était un petit chien qui portait ce nom), « A la bonne heure, dit-

il, ma fille, j'accepte l'augure ! »

Il doit sans doute ensuite la consoler de la mort de son animal favori.

Pour en revenir à Cléobouliné, Plutarque (ainsi que la tradition) lui accorde une très grande influence sur son tyran de père et en fait un portrait très flatteur :

Banquet des sept sages 148D :

Comme je lui demandais qui était cette jeune fille, il répondit : « tu ne connais pas la sage, la fameuse Eumétis ? C'est le nom que lui donne son père : généralement, on l'appelle d'après le nom de son père, Cléobouléné. » Et Niloxénos ajouta : « C'est sans doute pour son ingéniosité à résoudre les énigmes que tu loues cette jeune fille : certaines questions qu'elle a posées sont parvenues jusqu'en Egypte. » « Non, dit Thalès, ce ne sont là que des jeux dont, à cette occasion elle use, comme des osselets, qu'elle lance à des partenaires de rencontre ; mais elle possède une intelligence remarquable : il y a en elle du sens politique et de la générosité, et elle sait rendre son père plus doux envers ses sujets et plus sain. » « Oui, dit Niloxénos : on s'en rend compte, rien qu'à voir sa simplicité et sa franchise ; mais d'où vient qu'elle s'occupe d'Anacharsis si aimablement ? »

Thalès énumère donc nombre de ses qualités (ingéniosité, intelligence remarquable, sens politique, simplicité, franchise), qualités qui lui permettent d'inci-

ter son père à mener une politique différente de celle des autres tyrans. Ici, on a une fille qui a un rôle primordial auprès de son père puisqu'elle le conseille et que visiblement son père l'écoute.

D'une manière générale, chez Plutarque, les filles sont importantes aux yeux de leur père mais elles revêtent aussi un caractère particulier pour les étrangers qui connaissent cet attachement : elles ont même un rôle. Ainsi Denys de Syracuse envoie des vêtements pour les filles de Lysandre afin d'amadouer ce dernier :

Lys. 2, 7 : Denys le Tyran lui avait envoyé pour ses filles des tuniques somptueuses à la mode sicilienne ; il les refusa, craignant, disait-il, que ces vêtements ne les enlaidissent. 8 Cependant, un peu plus tard, lorsqu'il fut envoyé en ambassade auprès du même tyran, celui-ci lui présenta les deux robes, en le priant de choisir celle qu'il voulait rapporter à sa fille ; il répondit qu'elle saurait mieux choisir que lui et repartit en les emportant toutes les deux.

L'affliction de Démosthène lors du décès de sa fille révèle aussi l'attachement et la tendresse que peut éprouver un père pour sa fille, comme le rapporte notre auteur :

Consolation à Apollonios 119D¹⁴ : Son exemple (*celui de Dion de Syracuse*), dit-on, fut imité

par l'orateur Démosthène, lorsqu'il perdit la fille unique qu'il aimait tendrement. Eschine en parle, croyant blâmer Démosthène de la façon suivante : « Six jours après la mort de sa fille, avant d'avoir pris le deuil, et accompli les rites, il mit une couronne et des vêtements blancs pour offrir un sacrifice, violant ainsi tous les usages, puisqu'il avait, le malheureux, perdu sa fille unique, celle qui avait été le premier enfant à lui donner le nom de père. »

Il explique aussi dans la *Vie de Démosthène* pourquoi celui-ci est digne d'éloges :

Demo. 22, 3 : Démosthène sortit avec un manteau brillant et une couronne, alors que sa fille était morte depuis seulement six jours, comme le dit Eschine qui lui reproche cette attitude et le traite de père indigne. Mais c'est Eschine qui est grossier et lâche de considérer le deuil et les plaintes comme les signes d'une âme tendre et affectueuse, et de blâmer celui qui supporte ses malheurs sans s'abandonner au chagrin, avec douceur.

Les filles semblent, d'après ces extraits proches de leur père qui les écoute et les prend en compte. Elles seraient donc moins négligées qu'il ne le semble.

Agés. 29, 9 : Xénophon, n'a pas écrit le nom de la fille d'Agésilas et Dicéarque s'indigne que nous ne connaissions ni la

¹⁴ Plutarque, *Consolation à Apollonios*, traduit par JEAN HANI, Paris, 1985.

filles d'Agésilas, ni la mère d'Epaminondas. 10 Mais, pour ma part, j'ai découvert dans les inscriptions lacédémoniennes que la femme d'Agésilas s'appelait Cléora et ses filles Eupolia et Proauga.

A Sparte, les femmes jouissaient d'une plus grande indépendance. Il est donc normal que les noms de la femme et des filles d'Agésilas aient été conservés. Il est intéressant de constater que Plutarque a pu consulter des sources écrites.

Dicéarque est un philosophe péripatéticien de la fin du IV^{ème} siècle qui avait écrit sur les lois de Sparte. Il était très rare dans la Grèce d'appeler les femmes par leur nom. Il ne faut pas oublier que Xén. est athénien.

C. L'inceste subi par les filles

Cependant, certaines filles subissent aussi des outrages de la part des membres de leur famille. On a l'exemple de la sœur de Cimon qui a des rapports avec cette dernière :

Cim. 4, 6 : Dans sa jeunesse, il fut accusé d'avoir des rapports amoureux avec sa sœur. On raconte d'ailleurs qu'Elpinice, même en dehors de cela, n'eut pas une vie réglée ; elle se laissa séduire par le peintre Polygnote.

Tout comme Clodius,

Cic. 29, 4-5 : ...Lucullus produisit même des servantes qui soutenaient que Clodius avait eu des rapports incestueux avec la plus

jeune de ses sœurs, alors qu'elle était mariée à Lucullus. 5 Le bruit courait aussi que Clodius couchait avec ses deux autres sœurs, Testia, l'épouse de Marcus Rex, et Clodia, celle de Métellus Céler.

(Certes, ses sœurs sont mariées mais il est évident qu'elles ont dû subir l'inceste de la part de leur frère dès leur enfance) ou encore L. Catilina, qui, lui, le commet avec sa fille :

Cic. 10, 3 : Le coryphée de ces gens-là était Lucius Catilina, un homme audacieux, entreprenant et artificieux, qui était accusé de nombreux forfaits, notamment de relations incestueuses avec sa fille et du meurtre de son frère.

Tous ces actes sont condamnés par Plutarque et la loi. Artaxercès, lui, s'empare et a des relations amoureuses avec une de ses filles :

Arta. 23, 3 : Elle {*Parysatis*, mère *c'Artaxercès*) s'aperçut qu'il était terriblement amoureux d'une de ses propres filles : selon certains auteurs, c'était surtout à cause de sa mère qu'il cachait cette passion et tentait de la réprimer, alors qu'il avait déjà eu des relations secrètes avec la jeune fille. 4 Quand Parysatis devina ses sentiments, elle se montra plus affectueuse qu'auparavant avec cette enfant dont elle louait devant Artaxercès la beauté et la conduite, les déclarant d'une élévation royale. 5 Pour finir, elle lui conseilla d'épouser la jeune fille et d'en faire sa femme légitime

sans s'inquiéter des opinions et des lois des Grecs, puisque la divinité l'avait désigné pour être lui-même auprès des Perses la loi et l'arbitre du bien et du mal.

Puis avec d'autres :

Arta 27, 7 : Le roi avait plusieurs filles, il avait promis de donner en mariage Apama à Phamabaze, Rodogune à Orontès et Amestris à Tiribaze. 8 Il tint parole avec les deux premiers, mais déçut Tiribaze en épousant lui-même Amestris. Il lui promet à la place sa fille cadette Atossa, 9 mais par la suite, il s'éprit également de cette dernière et l'épousa (...).

La réprobation est moins forte de la part de Plutarque : il s'agit ici d'un roi (qui a des droits particuliers, notamment des droits divins) et qui plus est, d'un barbare dont les mœurs sont par nature plus dévoyées que chez les Grecs ou les Romains.

2. L'éducation donnée aux filles

A. Athènes

La seule femme vivant à Athènes à l'époque classique, qui aurait pu bénéficier d'une éducation lettrée durant son enfance et dont parle Plutarque est Aspasia, la concubine milésienne de Périclès :

Pér. 24, 5 : Si Périclès recherchait Aspasia, c'était, selon certains, pour son intelligence et son sens politique : cette femme rece-

vait parfois la visite de Socrate et de ses disciples, et ceux qui la fréquentaient amenaient leurs épouses pour leur faire entendre sa conversation, alors que pourtant le métier qu'elle exerçait n'était ni honnête ni respectable : elle formait de petites hétaires.

Visiblement, elle a la réputation d'être une femme intelligente et cultivée. Une telle culture suppose qu'elle ait reçu un enseignement dans son enfance. Dans cet extrait, Plutarque, qui d'après N. Loraux¹⁵ ajoute foi aux rumeurs malveillantes, nous livre une information ; il existerait des sortes d'« écoles » où certaines filles accéderaient à la culture. Celle qu'aurait tenu Aspasia aurait été destinée à de futures courtisanes : ces dernières ont en effet la réputation d'être cultivées et de bon conseil auprès des hommes qui les fréquentent. Elles ont donc besoin d'être éduquées pour être à la hauteur de cette réputation.

Platon fut le premier à parler d'Aspasia dans son œuvre, ce que confirme Plutarque :

Pér. 24, 7 : Et dans le *Ménexène* de Platon, même si la première partie du dialogue est écrite sur le ton de la plaisanterie, on trouve au moins une information historique : cette femme passait pour enseigner la rhétorique à beaucoup d'Athéniens.

¹⁵ NICOLE LORAUX, « Aspasia, Fétrangère, F intellectuelle », *La Grèce au féminin*, Paris, 2003, p. 151.

Mais il le fait près de vingt après la mort de la concubine de Périclès, aucune source contemporaine ne confirme les connaissances de la Milésienne. Néanmoins, qu'une femme, certes étrangère (qui a donc des mœurs différentes des Athéniennes), sache lire et écrire ne semble pas incongru ; en revanche, qu'elle enseigne aux hommes semble tout à fait extraordinaire. Il est très difficile de dire, à l'aune de ce témoignage, si les filles d'Athènes apprenaient à lire et à écrire, si une fille cultivée n'était pas en fait, une exception.

Et Plutarque aussi, toujours avec Cléobouliné, nous représente une fille qui cherche à s'instruire auprès des amis de son père :

Banquet des sept sages 148 D : « C'est, dit-il, parce qu'il est sage et savant ; il lui a enseigné tout au long avec empressement le genre de vie des Scythes, et les rites de purification dont ils usent pour guérir les maladies. Et j'imagine que si, en ce moment, elle l'entoure de soins avec cette bienveillance, c'est qu'elle s'instruit en conversant avec lui. »

Sans doute, décrit-il là une scène qui pourrait se dérouler à sa propre époque sans que cela ne choque aucun de ses contemporains, mais qui ne serait pas admise dans l'Athènes classique.

Il existe pourtant des représentations iconographiques montrant des femmes avec des rouleaux de papyrus¹⁶. D'après S. G. Cole¹⁷, les femmes lettrées sont des exceptions dans l'Athènes du Vème siècle où l'illettrisme est très répandu. Il semblerait que, si les filles ont reçu cette éducation, c'était par l'intermédiaire de leur mère, à la maison, et non pas dans des écoles, comme les garçons de leur âge. Il est significatif que la seule femme lettrée de l'époque classique mentionnée par l'auteur soit en effet une étrangère ; comme si une Athénienne respectueuse de la tradition ne pouvait se commettre de la sorte en étant cultivée et en étant capable de discuter avec leur mari ...

A Sparte, une éducation à part

A Sparte, les filles reçoivent une éducation particulière, suffisamment différente de celles des autres cités pour que notre auteur explique à ses lecteurs ce qu'on enseigne aux jeunes filles Spartiates :

Lyc. 14, 3 : Quant aux jeunes filles, il voulut qu'elles endurcissent leurs corps par la course, la lutte, le lancer du disque et du javelot ; ainsi les enfants qu'elles porteraient, s'enracinant solidement dans des corps solides, pousseraient avec plus de vigueur ; elles-mêmes seraient pleines de force pour résister à l'ac-

¹⁶ SUSAN GUETTEL COLE, « Could Greek women read and write? », *Reflections of woman in antiquity*, New York, 1981, p. 223.

¹⁷ SUSAN GUETTEL COLE, « Could Greek women read and write? », *Reflections of woman in antiquity*, New York, 1981, p. 225.

couchement ; alors elles lutteraient avec courage et aisance contre les douleurs. 4 11 bannit de leur éducation la mollesse, la recherche de l'ombre et tous les raffinements féminins, il les habitua à se montrer nues, comme les garçons, dans les processions, à danser et à chanter pendant certaines cérémonies en présence et sous les yeux des jeunes gens.

Il s'agit essentiellement d'un entraînement physique (avec la course, la lutte, le lancer du disque et du javelot) . En effet, le sport est privilégié dans la cité lacédémonienne : cette éducation ne comporte pas ou peu l'enseignement des lettres, pour les garçons, comme pour les filles. Cependant ces dernières apprennent aussi le chant et la danse, qui sont des moyens d'apprendre les valeurs civiques et de les préparer à la vie religieuse de la cité. Il semblerait que Sparte soit la seule cité où toutes les filles pratiquent des activités physiques. Dans certaines cités, elles peuvent parfois participer à des courses mais il s'agirait de rites initiatiques, et rien n'indique ni ne prouve ailleurs que les filles de citoyens pratiquent ce sport¹⁹ : ce n'est pas mentionné par Plutarque.

Il est à noter que Sparte est la seule cité où l'Etat se soucie de l'éducation

des filles autant que de celle des garçons. Dans les autres cités, cette éducation féminine est laissée à la discrétion de la famille , et ce sont les mères qui s'en préoccupent.

Dans le monde romain

Plus on avance dans le temps, plus on se préoccupe de l'éducation des filles. Elles ne dépendent plus alors seulement de leur mère. Ainsi la fille de Pompée a-t-elle un maître qui lui fait réciter ses leçons :

*Propos de table IX 737B*²¹ :

On dit par exemple, comme Pompée le Grand revenait de sa grande campagne, le maître de sa fille voulant lui montrer ses progrès, se fit apporter un livre et indiqua à l'enfant le début suivant :

Te voilà de retour du combat, que n'y as-tu péri !

La femme de Pompée a elle aussi reçu une éducation :

Pomp. 55, 1 : A son retour de Rome, Pompée épousa Comélia, fille de Métellus Scipion, qui n'était pas vierge mais veuve, car elle venait de perdre Publius, le fils de Crassus, qu'elle avait épousé en premières noces, et qui était mort chez les Parthes. 2 Cette jeune femme possédait, outre sa beauté, de nomb-

¹⁸ Plutarque a ajouté le disque et le javelot au programme de Lycurgue. Cf. M. GOLDEN, *Sport and society in ancient Greece*, Cambridge, 1998, p. 127.

¹⁹ Mark Golden, *Sport and society in ancient Greece*, Cambridge, 1998, p. 128-130.

²⁰ Edmond Lévy, *Sparte. Histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, Paris, 2003, p. 82-83.

²¹ Plutarque, *Propos de table*, traduit par Françoise Frazier et Jean Sirinelli, Paris, 1996.

reux charmes. Elle avait reçu une belle éducation, étudié la littérature, la musique et la géométrie et elle était accoutumée à écouter avec profit les discours des philosophes.

Dans l'aristocratie romaine, les filles sont cultivées, elles reçoivent un enseignement quand elles sont enfants, puis l'âge du mariage étant précoce, cet enseignement continue quand elles sont mariées. C'est le mari et sa famille qui se chargent alors de son éducation.

La situation depuis l'époque classique à Athènes a donc beaucoup évolué. Dans les familles aisées, alors qu'à Athènes, on éduque à peine les filles, à Rome, elles reçoivent un enseignement, mais avec toujours en filigrane, la même exigence : cultivée ou non, on apprend à la fillette à être discrète, sans prétention, à ne pas se faire remarquer, c'est ce qu'a réussi à faire la future femme de Pompée :

Pomp. 55, 3 : A cela s'ajoutait un caractère exempt de la prétention que de telles études donnent aux jeunes femmes.

Notre auteur parle aussi de la reine Cléopâtre qui, par son statut, a besoin d'être lettrée :

Ant. 37, 4 : On avait plaisir à entendre le son de sa voix ; sa langue était comme un instrument à plusieurs cordes qu'elle adaptait sans effort au dialecte qu'elle voulait ; il n'y avait que peu de barba-

res avec qui elle avait besoin d'un interprète : elle donnait elle-même ses réponses à la plupart d'entre eux, Ethiopiens, Troglodytes, Hébreux, Arabes, Syriens, Mèdes, Parthes. 5 Elle con-naissait beaucoup d'autres langues, dit-on, alors que les rois qui l'avaient précédée n'avaient même pas daigné apprendre l'égyptien et que certains ne savaient même plus le macédonien.

Si Cléopâtre connaît plusieurs langues (même si le nombre de langages qu'elle connaît est un peu exagéré par Plutarque), c'est donc qu'elle a reçu une éducation particulière, sans doute proche de celle des garçons : on la savait destinée à exercer de hautes fonctions.

Les témoignages de Plutarque reflètent donc bien l'évolution de l'éducation des filles : à Athènes, seules les étrangères pouvaient avoir une réputation de femmes cultivées (ce qui correspondait à une réputation de femmes de mauvaise vie) et effectivement, Plutarque évoque Aspasia la Milésienne. Avec le temps cependant et cela commence dès l'époque hellénistique, de plus en plus de filles reçoivent une éducation et ont même des maîtres, notamment à Rome.

Le fait que Plutarque destine le traité *Conduites méritoires de femmes* à une amie, Cléa, est significatif de cette évolution dans l'éducation des femmes. Cléa est une femme cultivée, lettrée puisque l'auteur précise dans son préambule

22 BERNARD LEGRAS, *Education et culture dans le monde grec*, Paris, 1998, p. 90.

qu'elle a déjà beaucoup lu, et apparemment ce sont des œuvres qui peuvent être considérées comme ardues puisqu'il précise qu'elle a eu de « solides » lectures :

Conduites méritoires de femmes 243D : Les faits archiconnus et tous ceux dont je crois que de solides lectures t'ont déjà informée et mise au courant, je les omettrai. »

C'est aussi à Cléa qu'il dédie son *Isis et Osiris*. Chose qui n'est pas imaginable à l'époque classique à Athènes : une femme de bonne famille ne pouvait se vanter d'avoir une grande culture.

Quant à ses *Préceptes de mariage*, l'auteur les adresse à la fille de Cléa, Eurydice, et à son époux, Pollianos, à l'occasion de leur mariage. Il destine alors ses écrits à une jeune femme cultivée qui sera capable de lire la même chose que son époux. Cela revient à dire qu'il estime qu'ils ont eu tous les deux la même éducation, puisque la même œuvre leur est destinée.

Il est vrai que Plutarque lui-même est favorable à l'éducation des femmes, même s'il préconise une éducation qui serait dispensée par le mari à son épouse prioritairement²⁴. Cependant, on peut noter que son attitude vis-à-vis de

l'éducation des femmes est à part : en effet, il reconnaît que les filles devrait être éduquées comme les garçons.

3. Une enfance tournée vers le mariage

A. L'importance du mariage

Le but de toute l'éducation donnée aux filles est, pour les parents d'en faire une future bonne épouse et qu'elle fasse un bon mariage, et ce quels que soient l'époque ou le lieu. Plutarque y fait allusions à de multiples reprises. Ainsi reconforte-t-il sa propre femme attristée après la mort de leur petite fille :

Consolation à sa femme 611C²⁵ : Si c'est parce que notre fille nous a quittés sans avoir connu le mariage et sans avoir eu d'enfants que tu te plains, tu peux trouver un réconfort pour toi-même dans une autre considération : je veux dire que tu n'as été ni privée ni frustrée, toi, d'aucune de ces deux satisfactions ; car ces deux biens ne sauraient être de grands biens pour qui en est privé, et des biens médiocres pour qui les possède.

Il est à noter que ce qui affecte particulièrement la femme de Plutarque, c'est que la petite Timoxéna ne connaîtra pas les joies du mariage et non pas

²³ Plutarque, *Conduites méritoires de femmes*, traduit par JACQUES BOULOGNE, Paris, 2002.

²⁴ JACQUES BOULOGNE, « Plutarque et l'éducation des femmes », *Plutarque à la seva època : Paideia i societat (Actas del VIII Simposia internacional de la Sociedad Espanola de Plutarquistas, Barcelona, 6-8 nov. 2003)*, Barcelone, 2005, p. 224-234.

²⁵ Plutarque, *Consolation à sa femme*, traduit par JEAN HANI, Paris, 1980.

quelque autre aspect de l'enfance ou de sa vie d'adulte.

Devant l'importance de cet événement dans la vie d'une femme, c'est l'Etat qui aide les filles d'Aristide, qui trop pauvres, n'ont pas de dot qui leur permettrait de se marier :

Arisi. 27, 2 : On raconte que ses deux filles furent nourries au Prytanée puis mariées aux frais de l'Etat, ce fut la cité qui leur trouva un époux et leur donna à chacune une dot de trois mille drachmes ; quant à son fils, Lysimachos, le peuple lui alloua cent mines d'argent et cent plèthres de terre plantée, ainsi que quatre drachmes par jour, aux termes d'un décret que proposa Alcibiade.

Ceci afin que les filles d'un homme qui a rendu de grands services à la cité ne soient pas déshonorées en restant célibataires.

De même, les prétendants qui se dédisent sont punis pour le tort qu'ils pourraient causer à la jeune fille dont les fiançailles sont rompues :

Lys. 30, 6 : On rendit donc à Lysandre, après sa mort, de nombreux honneurs ; les prétendants de ses filles, qui s'étaient dédit lorsqu'on avait découvert à son décès combien il était pauvre, furent notamment frappés d'une amende pour l'avoir courtisé quand ils le croyaient riche, puis abandonné

lorsque son dénuement avait révélé sa justice et ses qualités morales.

Cette anecdote nous montre bien que le mariage revêt une importance particulière pour la cité grecque : il permet d'avoir des enfants reconnus, qui deviendront citoyens ; il permet donc de renouveler le corps civique. La cité a donc tout intérêt à ce que des enfants légitimes naissent, et ce, dans le cadre du mariage. Voilà pourquoi elle aide certains des citoyens.

Si l'Etat lacédémonien surveille avec attention l'éducation des filles (contrairement à Athènes qui laisse cela au soin des familles) c'est surtout pour qu'elles donnent dans l'avenir de beaux enfants à la cité, qui feront ensuite de bons citoyens-soldats. En effet, il demande aux femmes de procréer des enfants vigoureux qu'il espère obtenir au moyen d'une éducation basée sur l'entraînement physique des futures génitrices.

Trouver un bon mari pour leur fille est donc l'objectif principal des parents. C'est la raison pour laquelle, ils la font sortir en public et qu'à Sparte les jeunes filles sortent découvertes :

*Apophtegmes laconiens 232 A*²⁶: Quelqu'un demandant pourquoi ils menaient en public les jeunes filles sans voile et les femmes, au contraire vêtues et couvertes, « C'est, répondit-il parce que les jeunes filles ont à trouver des maris, les femmes à conserver le leur. »

²⁶ Plutarque, *Apophtegmes laconiens*, traduit par FRANÇOIS FUHRMANN, Paris, 1988.

Et c'est sans doute ce qui pousse Q. Uoconius Naso à sortir accompagné de ses trois filles :

Apophtegmes de rois et de généraux 205C : Ayant rencontré Uoconius avec ses trois filles, qui étaient fort laides de leur personne, il dit à voix basse en s'adressant à ses amis :

« En dépit de Phoebos il engendra des enfants. » (*Cicéron*)

Montrer ses filles leur permettra de rencontrer des prétendants potentiels.

D'après ces différentes anecdotes, le mariage dans l'antiquité est essentiellement un mariage de raison organisé par le père de la jeune fille et le prétendant (ou parfois même son père), ou, pour le cas de Sparte, réalisé parfois par l'Etat. Il s'agit généralement d'une alliance entre deux familles, alliance dans laquelle les futurs mariés n'ont pas ou peu leur mot à dire (surtout quand la fiancée n'a guère plus d'une dizaine d'années). Cette façon d'agir est monnaie courante lorsqu'il s'agit d'enfants royaux ou de personnages très importants : c'est le cas d'Antoine qui pour conclure une alliance, fiance un de ses fils avec une petite princesse mède :

Ant. 53, 11 : Antoine finit par se laisser attendrir et par perdre toute dignité virile : ce fut au point que, craignant le suicide de Cléopâtre, il retourna à Alexandrie et renvoya le Mède à la saison d'été, alors qu'on

annonçait pourtant que les Parthes étaient en pleine sédition. 12 Il monta cependant trouver le roi et renouvela ses liens d'amitié avec lui en fiançant une des filles de ce prince, encore toute petite, à un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre.

Plutarque, lui, a une approche différente : le mariage doit réaliser une fusion entre les deux époux, ce qui ne peut se faire s'il n'y a pas de sentiments entre les époux.

Préceptes de mariage 142E : C'est à peu près ainsi que, dans le mariage, l'union des gens qui s'aiment forme un tout d'une seule nature, celle de gens qui s'épousent pour la dot ou pour les enfants est composée de parties jointes, celle de gens qui ne font que coucher ensemble, d'éléments distincts, et on pourrait penser d'eux qu'ils habitent ensemble mais ne vivent pas ensemble. Il faut au contraire, comme tous les physiciens disent des liquides qu'il y a fusion avec tous les éléments, que chez les époux se confondent, les uns avec les autres, corps, biens, amis et relations

L'auteur a visiblement un avis qui se démarque de ce qui émane des sources ou des témoignages. Alors que ceux-ci démontrent que l'amour a peu d'importance dans le mariage et privilégie une volonté d'atteindre des objectifs tels qu'avoir des enfants ou (pour le mari) réussir à récupérer une belle dot, Plutarque, lui, accorde une grande importance aux sentiments.

²⁷ Plutarque, *Préceptes de mariage*, traduit par ROBERT KLAERR, Paris, 1985.

B. L'âge des filles au mariage

Plutarque confirme, et de diverses façons, que les filles sont mariées à un âge beaucoup plus précoce que les garçons, en Grèce, comme dans le monde romain. A Athènes, en général, elles étaient mariées vers quinze ans. Il évoque la fille d'Isocrate :

Vie des dix orateurs 839B²⁸ :

... Ayant pris de l'âge, il vécut avec une courtisane Lagiské dont il eut une fille qui mourut à douze ans sans avoir été mariée.

La fille d'Isocrate n'était pas encore mariée à douze ans précise-t-il ; douze ans, âge plutôt avancé pour une fille célibataire, sous-entend l'auteur. L'âge de référence du mariage des filles semble donc être très précoce à l'époque où vit Plutarque, notamment dans le monde romain et il ne semble pas que cela lui paraisse particulièrement jeune. Il explique ainsi pourquoi les Romains préféraient s'unir à des filles très jeunes :

Comp. Numa/Lyc. 26, 2 : Les Romains mariaient leurs filles à douze ans, et même plus jeunes. Ainsi offraient-elles au mari un corps et un caractère particulièrement intacts et purs.

Il est bien évident que, vu leur âge, on ne demande pas aux filles de donner leur avis sur le mari qu'on leur octroie.

A Sparte, la situation est bien différente ; ce que relève d'ailleurs Plutarque. Le législateur voulant des femmes robustes, pour mettre au monde des enfants vigoureux, l'âge du mariage est bien plus tardif pour les Spartiates :

Lyc. 15, 4 : Pour se marier, ils devaient enlever leurs épouses. Or il ne s'agissait pas de fillettes encore impubères, mais de femmes déjà vigoureuses, mûres pour le mariage.

Ce qui est confirmé plus loin :

Comp. Numa/Lyc. 26, 1 : Quant au mariage des jeunes filles, il est tout à fait en accord avec l'éducation qu'elles recevaient. Lycurgue leur donnait un époux quand elles étaient mûres et le désiraient vivement, afin que la vie commune, désormais réclamée par la nature, inaugurerait l'entente et l'amitié, et non la haine et la crainte qui suivent nécessairement une contrainte contre nature ; il voulait aussi que les corps fussent assez forts pour supporter la grossesse et l'accouchement, car à son avis, le mariage n'avait pas d'autre but que la procréation

Aristote³⁰, lui, se démarque de ses contemporains puis qu'il préconise le mariage des filles vers l'âge de dix-huit ans, quant aux garçons, il propose qu'ils se marient vers trente-sept ans.

²⁸ Plutarque, *Vie des Dix orateurs*, traduit par MARCEL CUVIGNY, Paris, 1981

²⁹ GUY ACHARD, *La femme à Rome*, Paris, 1995, p. 8.

³⁰ Aristote, *Politique*, 1335a.

Les filles ont donc une enfance nettement plus courte que celle des garçons et leur éducation est orientée exclusivement vers l'apprentissage de leur rôle et de leurs tâches d'épouse et de mère.

Plutarque fait quelques allusions aux filles dans toute son œuvre (aussi bien dans les *Vies* que dans les *Moralia*) : il montre à travers ces quelques passages que les filles peuvent avoir une place importante dans la famille ; il est vrai qu'il est plus sensible au rôle de la femme que certains de ses contemporains. De plus, il

a lui-même eu une petite fille morte en bas-âge à laquelle il semblait très attaché.

De même, une évolution apparaît à travers ses témoignages : si à l'époque classique, il nous donne peu d'anecdotes montrant des filles (hormis Cléobouliné dont l'existence est sérieusement remise en cause), cela n'est plus le cas lors de la période de la domination romaine sur le monde méditerranéen où l'auteur décrit des scènes de la vie quotidienne représentant des fillettes, soit que cela lui tienne particulièrement à cœur, soit qu'un changement ait effectivement eu lieu dans la société.